

NATHANAËL

ou

L'ESPRIT PRÉVENU, MAIS SINCÈRE

MIS EN RAPPORT AVEC JÉSUS-CHRIST

« Philippe trouva Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé Jésus, qui est de Nazareth, fils de Joseph ; celui duquel Moïse a écrit dans la loi, et duquel aussi les prophètes ont écrit. Et Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Viens et vois. Jésus aperçut Nathanaël venant vers lui, et il dit de lui : Voici vraiment un Israélite en qui il n'y a point de fraude. Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus répondit et lui dit : Avant que Philippe t'eût appelé, quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Nathanaël répondit et lui dit : Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ! Jésus répondit et lui dit : Parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, tu crois : tu verras bien de plus grandes choses que ceci. Il lui dit aussi : En vérité, en vérité je vous dis, désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. »

(JEAN I, 45-51.)

Une pensée m'attriste souvent quand je monte dans cette chaire. Je me dis : Ceux de mes auditeurs qui n'ont point encore accepté l'Évangile n'ont pas tous un parti pris d'incrédulité ; il en est de sensibles au

prix de la vérité, aux attraits de la sainteté, mais dont l'esprit se dérobe à la foi chrétienne plutôt qu'il n'y résiste, armé qu'il est de certaines préventions qui ne lui permettent pas même de lui donner une audience sérieuse. Ces préventions ne sont qu'un rien peut-être ; mais ce rien est comme le grain de sable qui bouche le conduit d'une fontaine, et qui suffit, tout petit qu'il est, pour arrêter toute l'eau de la montagne. Faut-il qu'une barrière insignifiante, imaginaire, puisse se placer entre un homme et sa paix, entre un homme et sa sanctification, entre un homme et son salut ? Et qui sait, me dis-je encore, s'il n'y a rien dans ces préventions qui tiennent à la forme sous laquelle l'Évangile est présenté à mes auditeurs, et si ce n'est pas « le vase de terre » qui fait tort « au trésor » qu'il renferme¹ ? Il y faut si peu de chose : nous sommes trop froids pour les uns, trop chauds pour les autres ; nous raisonnons trop au gré de celui-ci, nous nous laissons trop entraîner au gré de celui-là. D'ailleurs, notre tempérament d'esprit individuel se mêle inévitablement à notre conception de l'Évangile : aucun homme n'est capable d'embrasser la vérité divine dans son ensemble immense ; et le côté par lequel elle trouve accès chez moi peut n'être pas celui par lequel un autre lui serait gagné...

A tout cela, je ne verrais qu'un remède : ce serait de mettre ces esprits sincères, mais prévenus, en rapport direct, et si je l'ose dire personnel, avec Jésus-

¹ 2 Cor. IV, 7.

Christ, en qui l'Évangile se montrerait à eux dans son essence intime, dans sa pureté divine, dans son équilibre parfait. Si l'homme pouvait seulement s'effacer, pour vous laisser tout seul avec Jésus-Christ, les préventions honnêtes ne tomberaient-elles pas en sa présence? La réponse à cette question est dans le récit naïf et touchant de mon texte; car l'hypothèse que je viens de faire se réalise exactement dans la conversion de Nathanaël¹. Nathanaël est un de ces esprits sincères, mais prévenus, chez qui la foi trouve la porte fermée tant qu'elle n'a que l'homme pour interprète; mais cette porte s'ouvre du moment que Nathanaël, au lieu de s'en tenir aux témoins humains de Jésus-Christ, entre en rapport direct avec Jésus-Christ lui-même. Les histoires évangéliques sont plus que des histoires; ce sont des formes dont le Saint-Esprit revêt ses instructions, et des exemples dont il les appuie. Dégageons, dans celle que nous venons de lire, l'esprit d'avec la forme et la leçon d'avec l'exemple: nous y trouverons, pour les Nathanaëls de mon auditoire, le moyen d'en finir avec leurs propres préventions, en les portant droit à Jésus-Christ lui-même. Nous n'avons qu'à suivre notre évangéliste pas à pas.

Il devait, ce semble, suffire à Nathanaël de son en-

¹ Il y a lieu de penser que Nathanaël est l'un des douze apôtres, et le même qui est associé constamment avec Philippe dans les trois premiers évangiles sous le nom de Barthélemy, c'est-à-dire *filz de Tholomé*.

retien avec Philippe pour le déterminer à croire en Jésus-Christ. La foi nouvelle de son ami avait déjà à elle seule de quoi le frapper : si Philippe avait cru, ce ne devait pas être légèrement. La légèreté ne s'accorde guère avec l'esprit religieux dont Philippe se montre animé dans mon texte, et qui avait déjà paru par sa prompte obéissance à l'appel de son Maître. Elle ne s'accorde pas davantage avec le peu que nous savons du caractère de Philippe : car il apparaît dans la suite de notre Évangile comme homme de calcul plutôt que d'imagination ¹, de réserve timide plutôt que d'entraînement ², d'investigation presque défiante plutôt que d'abandon ³. Quand un tel homme adopte une croyance nouvelle, surtout une croyance qui le compromet et qui l'expose, il mérite, pour dire le moins, que ceux qui le connaissent de près prennent son changement au sérieux.

Au surplus, Philippe ayant donné ses raisons, Nathanaël n'a qu'à les examiner. « Celui dont Moïse dans la loi, et les prophètes ⁴ ont écrit, nous l'avons trouvé : « Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » D'accord avec Nathanaël et avec tous les Juifs fidèles, Philippe attendait le Messie. Moïse et les prophètes, en l'annonçant, avaient indiqué des signes certains auxquels on pour-

¹ Jean VI, 7. — ² Jean XII, 21, 22. — ³ Jean XIV, 8. — S'il faut en croire la tradition, Philippe annonça l'Évangile en Phrygie, et souffrit le martyre à Hiéropolis.

⁴ Ou « que Moïse dans la loi, et les prophètes ont décrit. » (Lausanne, 1839.)

rait le reconnaître. Ces signes, Philippe les avait trouvés vérifiés en Jésus ; et là-dessus il avait cru , ainsi qu'André et Simon ses concitoyens ¹, pour obéir aux Écritures : que se pouvait-il de plus réfléchi ? Assurément , cette preuve valait en tout cas la peine d'être mûrement pesée, puisque c'était le moyen principal auquel on aurait à recourir tôt ou tard , pour reconnaître le Messie véritable une fois venu. La foi de Philippe devait fixer l'attention de Nathanaël ; les raisons de Philippe devaient appeler de sa part un examen approfondi.

Oui, mais vous avez compté sans le préjugé ; c'est comme si, en matière de mécanisme, vous comptiez sans le frottement. Tout cela est perdu pour Nathanaël ; tout cela est rejeté d'avance, disons mieux, car il n'y a pas même de délibération, tout cela est arrêté à la porte, et par quoi ? seulement par un nom propre que Philippe a mêlé dans son témoignage : Nazareth. Son Messie est de Nazareth, c'est assez pour que ce ne soit pas le véritable : « Peut-il venir quelque chose de bon « de Nazareth ? » Nazareth, petite entre les petites villes de l'humble Galilée ² ; Nazareth, qui n'est pas même nommée une seule fois dans tout l'Ancien Testament, serait-elle bien choisie pour donner le jour au Messie ³ ? Nazareth : voilà donc ce qui t'empêche, non pas d'accueillir les raisons de Philippe, mais de les examiner seulement, pauvre Nathanaël ! Nazareth la petite et la

¹ Jean I, 44. — ² Jean VII, 52. — ³ Jean VII, 42.

dédaignée : mais « n'as-tu pas à cœur les choses des « hommes au lieu de celles de Dieu ¹ ? » et que sais-tu, si Dieu, voulant séparer la gloire de son Fils d'avec celle du monde, n'a pas choisi tout exprès une ville humble pour sa patrie, une crèche pour son berceau, des bergers pour ses premiers témoins, des pêcheurs pour ses envoyés auprès des nations ? Nazareth ignorée des Écritures : mais connais-tu donc si bien les Écritures, as-tu pénétré si avant dans leur sens profond, qu'aucun détail n'en ait pu échapper à tes yeux, ni aucune pensée à ton intelligence ? et que dirais-tu si Jésus à Nazareth n'avait fait que réaliser « ce qui a été dit par les prophètes » mieux compris, « qu'il sera appelé « Nazarien ² ? » Nazareth : mais cette objection, telle quelle, n'existe que dans ton imagination. Un seul coup d'œil attentif, et tu vas la voir s'évanouir ; tu vas voir que celui que Philippe appelle Jésus de Nazareth, n'est pas né à Nazareth, mais à Béthléhem ! Mais je raisonne avec Nathanaël, et j'ai tort : le préjugé ne raisonne pas ; il sent, il devine, il tranche, et il passe outre.

N'y a-t-il rien là qui vous regarde, Nathanaëls qui m'écoutez ? Cette foi qui est en nous, à la sincérité de laquelle vous rendez justice, et qui nous permet de prendre pour devise de notre prédication ce mot de David, reproduit par l'apôtre Paul : « J'ai cru, c'est « pourquoi j'ai parlé ³, » vous voulez bien en tenir compte. Nous ne passons pas à vos yeux pour des

¹ Matth. XVI, 23. — ² Matth. II, 23. — ³ Ps. CXVI, 10 ; 2 Cor. IV, 13.

aveugles ou des enthousiastes ; et si nous nous sommes soumis à la foi, nous ne l'avons pas dû faire sans quelques raisons solides. Vous en auriez pour gages, si vous nous aviez suivis de plus près, les préventions assez enracinées que cette foi a commencé par rencontrer au dedans de nous ; car nous avons été ce que vous êtes, et c'est une garantie de plus pour ce que nous sommes. Lorsqu'après tout cela nous vous disons comme Philippe à Nathanaël : « Nous avons trouvé, » trouvé un Sauveur, trouvé la grâce et la paix, trouvé un Dieu qui répond à nos prières, trouvé un chemin à suivre et un guide pour nous y conduire, nous avons droit peut-être, je ne dis pas d'être crus sur parole, mais du moins de voir notre témoignage équitablement et mûrement pesé.

Mais nous avons plus à vous présenter qu'un témoignage : nous vous présentons des preuves. Nous en appelons à l'Écriture : ce livre, à coup sûr le plus vrai et le plus saint de tous les livres, nous vous le montrons, du commencement à la fin, annonçant, confessant, glorifiant celui que nous vous prêchons ; et vous savez bien vous-mêmes, quoi qu'on en puisse dire, que notre doctrine n'est pas de nous, mais des Écritures, et que vous ne pouvez vous séparer d'avec notre Évangile sans vous séparer aussi d'avec la parole des prophètes, des apôtres, de Jésus-Christ. Nous en appelons à l'histoire : nous vous montrons l'Église primitive, l'Église fidèle de tous les temps, sans en excepter les

plus sombres, vivant de cette bonne vieille doctrine de la grâce, et en continuant la tradition de siècle en siècle dans toutes les communions de la chrétienté. Nous en appelons à l'expérience : nous vous montrons cette doctrine, produisant seule les fruits que l'Évangile promet, seule propageant la Parole de Dieu dans le monde, seule s'inquiétant sérieusement de la conversion des païens — et de la vôtre, — seule enfantant la sainteté de la vie et la paix dans la mort. Nous en appelons à Dieu lui-même : nous vous montrons, dans l'histoire évangélique, « sa main et son conseil » intervenant en faveur de cette doctrine, et y apposant la double signature céleste des prodiges qu'il opère pour elle et des prédictions qu'il réalise par elle, sans parler de la signature non moins céleste, mais invisible, du témoignage qu'il lui rend dans les cœurs par son Esprit ¹. Enfin, je n'hésite pas à le dire, il n'existe pas au monde une démonstration plus victorieuse que celle qu'un Abbadie ou un Chalmers a fournie de l'Évangile. Vous le reconnaissez vous-mêmes : plus d'une fois vous avez posé de tels livres, plus d'une fois vous êtes sortis d'ici, en donnant gloire intérieurement à la puissance de la vérité... Qu'est-ce donc qui vous arrête, vous, hommes droits, que n'arrêtent pas des raisons moins excusables ? C'est Nazareth, vous dis-je, rien que Nazareth. Nazareth, pour Nathanaël, c'est l'opinion reçue, l'opinion de la multitude : c'est aussi l'opinion reçue,

¹ 1 Jean V, 10.

l'opinion de la multitude qui vous retient, comme en dépit de vous. La vérité peut-elle être dans des sentiments qui vont à l'encontre de toutes les notions communes, et qui ne peuvent s'établir qu'à la condition de créer un monde nouveau, avec d'autres mœurs, un autre langage, toute une autre existence? Peut-elle être dans des sentiments qui n'ont pour eux qu'un petit peuple, comparativement obscur et dédaigné; qui ne peuvent se réclamer des sommités intellectuelles, sociales, littéraires, philosophiques de l'époque, et dont on peut dire encore comme anciennement : « Aucun « des magistrats et des docteurs y a-t-il cru¹? » Peut-elle être dans des sentiments qui ont commencé par être le privilège d'un seul peuple, et de quel peuple! et qui depuis dix-huit siècles qu'ils se sont enfin enhardis à faire appel à toutes les nations, ont à peine réussi à gagner un sixième de l'espèce humaine, bien qu'ils se promettent la conquête finale de la terre entière? Démentez-moi, si vous le pouvez : osez me dire que ce ne sont pas des raisons, disons mieux, des instincts de cet ordre qui vous déterminent, je ne dis pas à rejeter notre Évangile, le mot serait trop sérieux, mais à demeurer sans le rejeter ni l'admettre, faute d'avoir une seule fois prêté à ce grave débat une oreille attentive. Eh! si vous l'aviez fait, vous auriez vu peut-être les objections qui vous semblent les plus décisives se dissiper, aussi promptement que l'objection tirée de la

¹ Jean VII; 48.

prétendue naissance de Jésus-Christ à Nazareth se serait dissipée devant les premières investigations de Nathanaël. Je dis plus : vous auriez vu peut-être telle objection se tourner en preuve par les conditions où elle se présente, comme par exemple cette résistance opiniâtre de la majorité des hommes à l'Évangile, ou cette décadence rapide de l'Église chrétienne, prédites qu'elles sont l'une et l'autre, malgré toutes les apparences et contre tous les intérêts, par ce livre qu'il s'agit de convaincre d'erreur. Mais on ne s'informe de rien, on ne s'inquiète de rien, on ne tient compte de rien, parce qu'on a l'esprit prévenu, c'est-à-dire fermé.

Dans cette position, que fait Philippe? « Viens et « vois, » dit-il à son ami. Philippe s'efface lui-même, cesse de discuter, et n'insiste pas pour faire pénétrer ses raisons dans un esprit qui n'est pas ouvert pour les recevoir. Persuadé que les préjugés de Nathanaël doivent être attaqués non de front, mais tournés, il pense n'avoir autre chose à faire pour lui que de le faire passer de Philippe à Jésus, c'est-à-dire du disciple au maître, objet vivant de sa foi. Nathanaël a le cœur trop droit pour se refuser à cette épreuve, et il est juste de lui en savoir gré : le préjugé n'est pas toujours si équitable. Il va donc, il voit, — et il croit. Comment ses préventions ont-elles disparu devant Jésus-Christ? C'est ce qu'il importe de rechercher.

Jésus commence par gagner le cœur de Nathanaël :

il sait trop, lui qui a fait l'homme, qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de détruire un préjugé de l'esprit que d'armer contre lui une disposition du cœur, parce que l'homme est moins homme après tout par la pensée que par le sentiment. Nathanaël n'est pas encore parvenu jusqu'à Jésus, que Jésus lui a déjà rendu ce beau témoignage : « Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a point de fraude. » Sentez-vous tout ce qu'il y a d'aimable, et en même temps de persuasif, dans ce témoignage rendu à un tel homme, dans un tel moment ? Jésus, qui n'avait pas moins entendu Nathanaël repoussant les avances de Philippe qu'il l'avait vu recueilli sous son figuier, aurait pu à bon droit lui reprocher ses préventions aveugles et injustes, — comme mon premier mouvement a été de le faire tantôt. Mais non : ce n'est pas pour confondre le mal qui est dans Nathanaël que Jésus pénètre dans le fond de son cœur : c'est pour démêler le bien qui tempère ce mal et qui le domine, malgré certaines apparences qui auraient donné le change à des yeux moins bienveillants ou moins clairvoyants. Chez un Nathanaël, le préjugé est à la surface, la droiture est au fond : c'en est assez pour que Jésus lui rende témoignage, bien assuré que Nathanaël lui rendra témoignage à son tour : tous les cœurs droits sont à Jésus ; il en dispose d'avance comme d'un bien qui est à lui et qui doit lui revenir tôt ou tard. On a remarqué que les hommes les plus vertueux sont les plus disposés au support, et que les esprits les plus

éminents sont les plus habiles à démêler le mérite chez les autres. De là cette critique à la fois humble et généreuse qui, sous la plume d'un Stapfer ou d'un Vinet, relève les beautés d'un ouvrage, comme pour se cacher derrière elles, d'un soin aussi jaloux que d'autres en recherchent les défauts, dont se grandit le petit honneur de leur pénétration. La vraie supériorité se révèle plus noblement, et aussi plus sûrement, dans le discernement du bien que dans celui du mal. Donnez à cette remarque toute sa portée : elle vous fera mieux comprendre Jésus, l'homme parfait, en qui le cœur humain et l'esprit humain ont pris des développements sur-humains au contact de la divinité. L'usage que ces hommes supérieurs font de leur supériorité, peut donner quelque idée de celui que fait l'homme-Dieu de sa science divine. Elle met en lumière devant lui le moindre germe de bien caché dans le plus obscur repli de l'âme ; et si elle lui révèle parfois une opposition secrète sous un air de simple indifférence : « Celui qui « n'est pas pour moi est contre moi¹, » elle lui découvre aussi, sous des apparences de froideur ou d'hésitation, un fond d'intérêt et de bon vouloir qui ne demande qu'à être développé : « Celui qui n'est pas contre moi « est pour moi². » Vous auriez été touché, je le veux, de la foi simple du centenier : mais Jésus fait plus, « il l'admire³. » Vous auriez faiblement distingué, au milieu de tous les questionneurs malveillants de Jésus-

¹ Luc XI, 23. — ² Luc IX, 50. — ³ Matth. VIII, 9, 10.

Christ, ce scribe qui rend témoignage à la sagesse d'une de ses réponses : mais Jésus lui rend à son tour un hommage plus significatif, et qui le sépare d'avec tout ce qui l'entoure : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu ¹. » Vous auriez brûlé peut-être de démasquer ce jeune riche, qui veut se convertir et qui ne le veut pas : mais Jésus « l'aime, » tel qu'il est, et réserve son ardeur, son regard, sa parole, pour un dernier effort de charité en sa faveur ². Oh ! charité divine, soigneuse d'écarter tout le reste, pour ne voir que le bien qui se dérobe à tout autre regard qu'au sien ! charité d'autant plus belle, que dans la liberté de ses allures on sent une vérité sûre d'elle-même, tandis qu'on sent l'inquiétude d'une vérité qui craint de se compromettre, dans les jugements sévères qui échappent souvent aux meilleurs chrétiens ! Mais où cette charité a-t-elle été plus visible que dans l'accueil que Jésus fait à Nathanaël : « Voici un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude ? » Pour apprécier cette parole ce qu'elle vaut, il faut se transporter dans la conscience de Nathanaël ; par où nous comprendrons en même temps l'impression qu'elle produisit sur cet Israélite sincère. « Combien Jésus est plus équitable envers moi que je ne l'ai été envers lui ! doit-il se dire. Quoi ! pour repousser le témoignage que lui rendait Philippe, je me suis contenté des premières considérations venues, peut-être superficielles ; et lui pénètre jusqu'au fond

¹ Marc X, 34. — ² Marc X, 29.

des choses, pour avoir occasion de me rendre justice ! Celui en qui tant de lumière est au service de tant de bonté, n'est-il qu'un homme ordinaire ? Ne serait-il pas ce que dit Philippe ? » Bien raisonné, Nathanaël — ou plutôt, bien senti ! aussi pour prix de ta candeur tu vas avoir une preuve nouvelle de ce qu'il est, qui va changer ta question honnête en affirmation arrêtée.

Je viens de supposer que Nathanaël se juge lui-même aussi favorablement que Jésus l'a dépeint. C'est l'explication la plus naturelle de la question qu'il adresse aussitôt à Jésus : « D'où me connais-tu ? » Ce n'est pas que cette question ne pût à la rigueur signifier seulement, comme le veulent certains commentateurs : « D'où pourrais-tu me connaître ? » sans impliquer la justesse du jugement prononcé. Mais pourquoi aller gâter la naïveté antique et noble de notre histoire ? Pourquoi faire de Nathanaël un Français du dix-neuvième siècle, qui se pique de ne répondre à la simple vérité que par une politesse de convention, et qui, devant une louange méritée, se croit obligé de secouer agréablement la tête et de s'excuser avec une feinte modestie ? Eh ! laissez donc à un Nathanaël la liberté de dire ce qu'il pense, et de penser ce qui est. Si l'hypocrite sent l'hypocrisie de son cœur, l'homme droit sent aussi la droiture du sien : « J'ai été intègre envers « Dieu, et je me suis donné garde de mon iniquité ¹. » Aussi, loin de taxer d'orgueil la question de Nathanaël :

¹ Ps. XVIII, 24.

« D'où me connais-tu ? » Jésus lui donne avec empressement l'explication qu'il demande, mais une explication qui suppose en celui qui parle une connaissance surhumaine de tout ce qui se passe sous le soleil, et dans le fond même des cœurs : « Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu, quand tu étais sous le figuier. » Faut-il s'étonner que cette seconde parole, tombant comme un trait de lumière sur une âme à demi gagnée, achève en elle ce que la première avait commencé ? l'une avait engagé le cœur, l'autre subjugué l'esprit : « Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël ! » Est-ce que les préventions de Nathanaël se sont éclaircies ? je ne sais trop : Nathanaël serait peut-être embarrassé de répondre aux mêmes préventions converties en objections dans la bouche d'un autre. C'est qu'elles n'ont pas plus été détruites par le raisonnement, que le raisonnement ne les avait formées ; nées de l'instinct, un instinct plus intime et plus vrai les a absorbées. Elles ne se sont pas éclaircies, elles se sont évanouies devant Jésus-Christ, comme la neige au soleil. Le mystère de Nazareth s'expliquera quand il pourra, comme il pourra : des raisons de croire prises dans le plus profond de son être, ont relégué pour Nathanaël les motifs de douter au rang de ces difficultés plus ou moins solubles dont tout est rempli pour l'homme ; et dussent-elles ne se résoudre jamais ici-bas, elles ne sauraient être mises en balance avec l'évidence irrésistible de Jésus présent devant lui, parlant

lui-même au lieu de Philippe, et lui disant : « Avant que Philippe t'appelât, je t'ai vu, quand tu étais sous le figuier. » Eh ! quel autre serait-il que le Messie, celui qui dit à Nathanaël « tout ce qu'il a fait ¹ ? » Puisqu'il a entendu Philippe appelant Nathanaël, il a dû entendre également Nathanaël résistant à Philippe ; présent à tout l'entretien des deux amis, il n'a rien ignoré ni des instances de l'un, ni des préventions de l'autre. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que Jésus a connu Nathanaël : il l'a vu, ce certain jour, réfugié sous le feuillage épais de son figuier pour se cacher à tous les regards, excepté à ceux auxquels on ne se cache jamais ; il a lu ce qui se passait dans son cœur en ce moment solennel ; et à ses pensées intérieures, quelles qu'elles fussent, il a pu reconnaître « un véritable » Israélite en qui il n'y a point de fraude. » Et qui sait depuis quand Nathanaël a eu Jésus pour compagnon toujours présent, quoique inaperçu, pour ami vigilant et tendre entre tous, quoique inconnu ?... C'en est fait, Nathanaël se rend, comme vous vous seriez rendu à sa place : le voici partageant la foi de Philippe. Que dis-je ? la foi de Nathanaël a dépassé du premier bond celle de Philippe son maître. Celui que Philippe appelle encore dans son ignorance « le fils de Joseph, » Nathanaël, plus versé dans les Écritures, a appris du Psaume II à l'appeler « le Fils de Dieu ; » et celui que Philippe appelle encore « Jésus de Nazareth, » Nathanaël le

¹ Jean IV, 29.

contemple déjà, selon la prophétie de ce même Psaume, comme ce Roi glorieux, qui commence par Israël pour régner enfin sur tout le monde, et qui a reçu de son Père « les nations pour son héritage, et pour sa possession les bouts de la terre : » « Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël ! »

Le moyen auquel Philippe a eu recours avec Nathanaël lui a si bien réussi, que je n'en veux pas employer d'autre avec les esprits prévenus, mais sincères, que j'ai devant moi. Mais la position que Philippe a créée pour Nathanaël en lui disant : « Viens et vois, » comment la créerai-je pour vous ? comment vous ferai-je passer, pour vaincre vos préventions, de ma croyance, de mes raisons, et de tout ce qui n'a pu vous déterminer encore, à ce rapport personnel avec Jésus-Christ qui doit lui gagner votre cœur et votre esprit, comme il gagna ceux de Nathanaël, si vous êtes sincère et humble, comme il l'était ? Cette transition ne peut plus se faire aujourd'hui par des moyens visibles et matériels ; mais elle peut toujours avoir lieu dans des conditions spirituelles et invisibles, qui n'en sont que plus essentielles et plus salutaires : l'avantage est tout de notre côté. Expliquons cela de notre mieux, et « que ce lui qui a des oreilles pour entendre, entende ! » Le mouvement qui vous porte d'abord à regretter que Jésus ne soit plus là, pour que je vous conduise à lui, comme Philippe fait Nathanaël, est bien naturel ; mais il n'en est pas pour cela moins aveugle. « Je vous dis la

« vérité, dit Jésus à ses disciples, il est bon pour vous
 « que je m'en aille ; car si je ne m'en vais, le Consola-
 « teur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je
 « vous l'enverrai¹ ; » et « quand il sera venu, il vous
 « conduira dans toute la vérité². » Jésus n'est plus dans
 le monde, mais le Saint-Esprit est dans l'Église depuis
 que Jésus a été élevé au ciel ; et le Saint-Esprit, c'est
 Jésus glorifié, mais invisible, et qui n'est invisible que
 parce qu'il est glorifié³ : allez à lui. Vous n'avez be-
 soin pour cela ni de Philippe, ni de moi, ni d'aucun
 homme ; il ne faut que lui ouvrir votre âme, que l'é-
 couter dans sa Parole, que l'appeler par la prière, que
 le chercher au fond de votre propre cœur. Il est aussi
 près de vous que s'il vivait encore sur la terre ; il l'est
 davantage : visible, vous l'auriez « avec vous ; » invi-
 sible, vous l'aurez « en vous⁴ : » allez à lui. Allez, de
 nos discours, à lui ; de nos livres, à lui ; de nous, à lui,
 enfin ; vous conduire à lui, c'est l'unique objet que
 nous nous proposons en parlant ou en écrivant ; pé-
 rissent, oui, périssent tous nos discours et tous nos
 livres, si l'esprit qui les anime n'est pas celui de Jean-
 Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue⁵ ! »
 Allez à lui... je ne puis vous en dire davantage, le lan-
 gage de l'homme s'arrête à cette limite : au delà, il se
 passe des choses qui sont entre Dieu et vous, et qui ne
 se peuvent rendre dans aucune langue, — bien que

¹ Jean XVI, 7. — ² Jean XVI, 13. — ³ Jean VII, 39. — ⁴ Jean XIV, 17.
⁵ Jean III, 30.

connues des moindres enfants de Dieu « de toute langue « qui est sous le ciel. » Une expérience personnelle peut seule vous apprendre le reste : heureuse expérience, qui fera pour vous tout ce qu'a fait pour Nathanaël son entretien avec Jésus, et le fera mieux encore ! Dans cette communion spirituelle avec Jésus-Christ glorifié, vous croirez tour à tour le voir et l'entendre ; mais non, ce n'est pas une illusion, vous le verrez, vous l'entendrez, des yeux et des oreilles de l'esprit, dans le domaine des choses invisibles, seules réelles, vivantes, éternelles. Dans cette communion spirituelle avec Jésus-Christ glorifié, Jésus vous témoignera cette condescendance divine qui lui faisait dire à Nathanaël : « Voici un véritable Israélite en qui il n'y a point de « fraude : » vous l'aviez jugé sévère, son joug pesant, ses conditions impraticables ; vous le trouverez « doux et « humble de cœur, » vous tenant compte d'un verre d'eau froide donné en son nom, recueillant avec amour le moindre bien qu'il aperçoit en vous, venant au devant du plus obscur attrait pour la vérité, et vous rendant cette justice enfin que nous, dans notre fidélité un peu inquiète par incertitude, nous ne vous avons peut-être pas rendue. Dans cette communion spirituelle avec Jésus-Christ glorifié, Jésus fera paraître à vos yeux cette lumière divine qui lui faisait dire à Nathanaël : « Avant « que Philippe t'appelât, je te voyais étant sous le figuier : » il vous montrera une connaissance de votre intérieur, de vos besoins, de vos tentations, de vos com-

bats, que nul homme ne possède, que vous-même ne possédez pas ; il vous fera voir qu'il vous a suivi, avec un tendre et vigilant intérêt, dans toutes les phases de votre vie morale, du plus loin que vous vous connaissez vous-même, faisant tout aboutir à ces pensées de conversion qu'il produit aujourd'hui en vous (n'est-il pas vrai?) ; et si vous avez eu votre retraite sous le figuier, si un jour, vous avez répandu devant Dieu votre cœur pénitent, et formé, à l'insu de tous les hommes, le dessein sincère (hélas ! plus sincère que réalisé !) de vous donner à lui sans réserve, il vous instruira qu'elle n'a pourtant pas été perdue, cette résolution honnête, qu'elle n'est pourtant pas tombée en terre, cette prière silencieuse, qu'elle n'a pourtant pas coulé en vain, cette larme obscure et trop tôt séchée, dont lui seul retrouve encore la trace, — peut-être effacée pour vous-même ; et que voici venir, voici venu le jour favorable où tout cela, recueilli dans son sein fidèle, doit porter enfin son fruit précieux. Que vous dirai-je encore ? « Venez et voyez ! » et honteux d'avoir tant différé, tant hésité, tant contesté, vous chercherez vos préventions passées contre lui, et vous ne les trouverez plus. Eh ! qu'importe alors qu'il n'ait qu'un petit troupeau pour le suivre ; qu'importe que les sages et les grands de ce monde lui tournent le dos ; qu'importe que vous ne puissiez concilier sa doctrine avec les idées du monde, ni sa morale avec les maximes du monde ; qu'importe que la multitude le renie, que les prêtres

l'accusent, que les magistrats le condamnent, que les soldats le crucifient? qu'importe tout cela, si vous l'avez connu tel qu'il est, lui-même par vous-même, et si vous avez acquis le droit de nous dire, à notre grande joie : « Ce n'est plus à cause de ta parole que nous
« croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et
« nous savons que c'est lui qui est véritablement le
« Christ, le Sauveur du monde¹? »

Oui, si vous le dites; mais le direz-vous? Vous le direz, j'en suis sûr, si vous êtes ce que je vous ai supposés jusqu'ici, des Nathanaëls. Si Jésus ne rencontre point d'obstacle chez Nathanaël, c'est qu'il trouve en lui un cœur préparé pour le recevoir; reste à savoir s'il trouve le même cœur en vous. Nathanaëls qui m'écoutez, êtes-vous des Nathanaëls? voilà toute la question.

Les dispositions de Nathanaël nous seraient imparfaitement connues, si nous n'en pouvions juger que par le peu que nous savons de sa vie; mais le voici peint par celui qui « connaît ce qui est dans l'homme, » et qui « n'a pas besoin que personne lui rende témoignage d'aucun homme² » : Nathanaël « est un véritable Israélite en qui il n'y a point de fraude. »

Par un *Israélite sans fraude*, quelques commentateurs entendent simplement un homme d'une entière sincérité : le nom d'Israélite n'aurait pas plus de portée,

¹ Jean IV, 42. — ² Jean II, 24, 25.

selon eux, que n'en ont les noms d'autres nations associés par elles à certaines vertus dans lesquelles elles pensent exceller; ainsi le Français parle de loyauté française, l'Anglais de franchise anglaise, l'Allemand de cordialité allemande. Mais dans le langage de Jésus-Christ, où tout est ramené à l'essence intime des choses, ce trait de caractère a une signification à la fois plus exacte et plus profonde. Un *Israélite*, c'est un enfant de ce peuple choisi entre tous les peuples de la terre, pour recevoir « les oracles de Dieu » de la bouche de ses prophètes¹, et pour donner le Sauveur au monde quand les temps marqués seraient accomplis. Mais, parce que « tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas Israël², » un véritable Israélite, c'est un Israélite qui ne l'est pas seulement « au dehors et dans la chair, » mais qui l'est aussi « au dedans et dans l'esprit³; » un Israélite, qui attend l'accomplissement de la promesse, avec cette foi qui a été d'abord dans Abraham et puis dans Jacob, auquel elle a fait donner son nouveau nom d'*Israël*⁴. Dans cet Israélite-là, « il n'y a point de « fraude : » ce qu'il professe de croire, il le croit, les sentiments de son cœur répondant au privilège de sa naissance. La droiture de cet Israélite, remarquez-le bien, a un caractère religieux : elle renferme un élément de foi en Dieu, disons plus, de foi au Christ objet de la promesse : c'est que pour l'Écriture, il n'y a rien de bon où Dieu n'ait sa part; et Dieu n'a sa part

¹ Rom. III, 2. — ² Rom. IX, 6. — ³ Rom. II, 29. — ⁴ Gen, XXXII, 28.

à rien où son Christ, de près ou de loin, n'ait aussi la sienne. Quant à cette sincérité invoquée par le monde, qui peut exister également dans toutes les religions, et même sans religion aucune, l'Écriture ne la connaît pas. Eh bien, Nathanaël est un de ces Israélites véritables, fidèle qu'il est devant Dieu à la lumière, telle quelle, qu'il a reçue de Dieu, selon son temps et sa mesure. Dieu, à qui « l'on est agréable selon ce qu'on a, « non selon ce qu'on n'a pas, » n'en demande pas davantage. Ésaïe, Élie, David, Moïse, Abraham, Noé, Abel, pris chacun en sa place et dans son temps, en remontant d'âge en âge jusqu'aux lueurs obscures de la foi primitive, n'ont pas été fidèles autrement. Ce n'est pas encore la foi en Jésus-Christ que Nathanaël n'a pas eu occasion de connaître, mais c'en est le principe enveloppé : la fidélité de Nathanaël à la lumière qu'il a reçue, le met sur le chemin de la lumière qui lui manque. Il ne lui reste plus qu'à être conduit en présence de Jésus-Christ, pour reconnaître en lui celui qu'il cherchait : ou si le préjugé peut l'arrêter, ce ne sera que pour un moment. « Devenez de bons Israélites, » disait un docteur chrétien à de jeunes juifs qu'il amenait à Jésus-Christ, « devenez de bons « Israélites, et la vérité fera le reste¹. »

Combien plus vous suffira-t-il à vous, mon cher auditeur, d'entrer en rapport avec Jésus-Christ pour croire, si vous êtes fidèle à votre lumière, plus abondante à

¹ Bautain, *Philosophie du Christianisme*. Introduction.

coup sûr que celle de Nathanaël ! Je dis à votre lumière, à vous, nourri au sein d'une Église chrétienne, et possédant au moins ces notions générales de vérité et de sainteté qui flottent dans l'atmosphère que nous respirons tous. Je m'en tiens à cette lumière que vous avez, comme Jésus s'en tient à la lumière qu'avait Nathanaël, sans me préoccuper de la question abstraite de la lumière que possèdent les mahométans ou les païens. Quand je prêcherai à des mahométans ou à des païens, je m'occuperai d'eux ; prêchant à vous, je m'occupe de vous : j'ai reçu cet exemple des Écritures. Eh bien ! cette lumière, telle quelle, que vous avez, lui êtes-vous fidèle ? Êtes-vous « un véritable Israélite, « en qui il n'y a point de fraude ? » tout est là : la vraie mesure morale d'un homme n'est pas dans sa lumière, elle est dans sa fidélité. Quelqu'un l'a dit avec raison : « Ce qui importe, c'est moins d'être arrivé que d'être « en marche ; » car quiconque est en marche arrivera, tôt ou tard, malgré ses lenteurs et ses chutes, aux points mêmes les plus éloignés de sa ligne. On dit que la vie religieuse de Félix Neff a commencé par cette étrange prière : « O Dieu, s'il y a un Dieu, révèle-toi « à moi ! » Je le crois sans peine ; et dans cette prière, tout ensemble si vide et si pleine de foi, je découvre à l'avance Félix Neff tout entier. Soyez aussi ignorant que vous voudrez, aussi prévenu que vous voudrez, il m'importe peu, pourvu que vous soyez vraiment fidèle à Dieu et à vous-même, « dans ce à quoi vous êtes par-

« venu¹ ; » suivant ce que vous savez être vrai, où qu'il vous conduise, et faisant ce que vous savez être bon, quoi qu'on en dise et quoi qu'il en coûte. Je l'ai dit, et je me plais à le redire : les cœurs droits sont faits pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour les cœurs droits. Entre un cœur droit et Jésus-Christ, il y a une telle affinité, dirai-je ? ou une telle attraction, que, fussent-ils écartés l'un de l'autre jusqu'aux deux extrémités du monde, ils trouveront quelque chemin pour se rapprocher et pour se rejoindre ; que s'ils ne le trouvent pas, ils le créeront. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il « connaîtra quant à la doctrine si elle est de Dieu ou si « je parle de mon chef². » Que si vous n'êtes pas ainsi disposé, si votre fidélité admet des exceptions, je dis plus, si elle admet une seule exception, avec connaissance de cause ; si vous refusez, sciemment et volontairement, un seul sacrifice clairement réclamé ; si vous persistez, sciemment et volontairement, dans une seule désobéissance clairement reconnue ; en un mot, si vous manquez de cette sincérité dont chacun se vante, et qui, bien comprise, est la chose du monde la plus rare ; alors, vous ne vous rendrez pas à Jésus-Christ, cela est vrai ; mais alors aussi, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Si vous n'êtes pas gagné comme Nathanaël, c'est que vous n'êtes pas tel que je vous supposais ; c'est que vous n'avez pas le cœur droit

¹ Phil. III, 16. — ² Jean VII, 17.

devant Dieu ; c'est que vous n'êtes pas un Nathanaël.

Mais ce témoignage que Jésus-Christ rend à Nathanaël pénètre plus avant. Ces mots, par lesquels il se termine, « en qui il n'y a point de fraude, » sont empruntés au Psaume XXXII : « Bienheureux est l'homme « à qui l'Éternel n'impute point son iniquité, *et dans* « *l'esprit duquel il n'y a point de fraude.* » Or, Jésus est aussi plein de sens et de lumière dans l'usage qu'il fait des Écritures, qu'il l'est en parlant d'après son propre cœur, cette Écriture vivante. Il a présent à l'esprit l'ensemble du Psaume qu'il rappelle ; c'est à ce Psaume même qu'il faut aller demander le développement du trait de caractère sur lequel il appuie. Après avoir dit : « Bienheureux l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude, » le Psalmiste poursuit : « Quand je me suis tu, mes os se sont consumés, et « même je n'ai fait que rugir tout le jour ; parce que ta « main s'appesantissait sur moi, ma vigueur s'est changée en une sécheresse d'été. Je t'ai fait connaître mon « péché, et je n'ai point caché mon iniquité ; j'ai dit : Je « ferai confession de mes transgressions à l'Éternel, et « tu as ôté la peine de mon péché. » Vous l'entendez : « l'homme en qui il n'y a point de fraude, » c'est celui qui « ne se tait point, » qui « fait connaître son péché, » qui « ne cache point son iniquité, » en un mot, l'homme qui confesse ses transgressions à Dieu sans réserve et sans arrière-pensée. Dans le rapport étroit que

le Psaume XXXII établit entre la confession de péché et l'absence de fraude, on reconnaît cette vérité simple autant que profonde qui distingue les Écritures. Chez l'homme pécheur, la sincérité ne peut aller sans la confession, ni le refus de la confession sans fraude, parce que le pécheur n'a besoin pour confesser ses péchés que de convenir de ce qui est. On se connaît dans le fond; chacun en sait sur son propre compte plus qu'il n'en faut pour provoquer les plus humiliants aveux, pourvu qu'il ne se détourne pas pour ne se point voir tel qu'il est. Ce qui le prouve, c'est que couché par la main de Dieu dans un lit de maladie, et placé en présence de la mort, vous voyez tous vos péchés se ranger aussitôt en bataille contre vous, sortant tout à coup comme des serpents de leur trou, de ces recoins intérieurs où vous les teniez cachés à tous et surtout à vous-même... Où étaient-ils, sinon dans votre souvenir? et qui les en a fait sortir, sinon votre conscience? Vous avez le pouvoir de les faire paraître, et le pouvoir de les faire disparaître..... Nathanaël ne peut donc être le véritable Israélite qu'il est, sans être aussi un homme humble, prompt à la confession; et puisque c'est aux pensées qui l'ont occupé sous le figuier que Jésus lui a reconnu ce trait de caractère, il n'est guère douteux que son temps n'ait été employé dans sa retraite à quelque confession conçue dans l'esprit du Psaume XXXII*. Jésus l'a vu, dans un jour de réveil salutaire, pénétré de ses transgressions sans nombre,

cherchant un abri assez reculé pour échapper à tous les regards, et là, répandant dans le cœur de Dieu l'amertume du sien, implorant avec ardeur son pardon, lui criant, avec le péager : « Mon Dieu ! sois apaisé envers moi pécheur ! » ou avec l'enfant prodigue : « Père, « j'ai péché contre le ciel et contre toi ! » les yeux fixés, avec ceux de tout l'Israël croyant, sur la victime future qui devait, selon David, « être percée pour lui¹, » ou, selon Ésaïe, « être navrée pour ses forfaits, froissée « pour ses iniquités². » Eh ! que faut-il de plus pour que Nathanaël n'ait pu voir Jésus sans reconnaître aussitôt, à sa parole, à son air, à son regard, celui qu'il cherchait sans le connaître ? A ce cœur altéré de grâce, c'est avoir tout dit que de lui montrer ce Fils de l'homme, « venu pour chercher et sauver ce qui était perdu³. » Philippe a trouvé « celui duquel Moïse et les prophètes « ont écrit : » mais Nathanaël a trouvé celui qui « a « trouvé la propitiation⁴. »

Et vous, mon cher auditeur, êtes-vous un homme « sans fraude ? » Savez-vous ce que c'est que de confesser vos péchés, sans détour, sans réticence, sans ménagement ? Les avez-vous confessés de la sorte une fois au moins dans votre vie, — est-ce trop demander ? Avez-vous eu votre heure sous le figuier, où, loin du monde et seul avec Dieu, devant la campagne silencieuse ou sous le firmament étoilé, vous avez rappelé dans votre mémoire tous les péchés de votre vie,

¹ Ps. XXII, 17. — ² És. LIII, 5. — ³ Luc XIX, 10. — ⁴ Job XXXIII, 24.

pour vous en décharger dans le sein de votre Créateur, de votre Juge, de votre Père céleste? Ah! si vous faites cela, si vous l'avez fait une seule fois dans votre vie, je suis tranquille sur ce que vous penserez de Jésus-Christ. La terre desséchée n'a pas plus besoin de la pluie et de la rosée du ciel, le cerf poursuivi sans relâche par le cruel chasseur n'a pas plus besoin de l'eau courante pour étancher la soif qui le dévore, la mère suspendue à la vie de son fils chéri près de s'éteindre faute de secours n'a pas plus besoin de la main fidèle qui doit ouvrir sa veine engourdie, que le pécheur « travaillé et chargé » n'a besoin de Jésus pour faire sa paix avec Dieu. Ce besoin suprême lui révèle son Sauveur, du plus loin qu'il le voit venir. Il le cherchait, il l'aspirait, il le pressentait, il l'eût inventé faute de le trouver : eh! comment le méconnaîtrait-il, venant au-devant de lui, le regardant, lui parlant, l'appelant? Je vous le demande à vous-même. Pouvez-vous vous figurer un homme priant ainsi que je viens de le dire : « Mon Dieu! sois apaisé envers moi pécheur, » ou bien : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, » et qui, en présence de Jésus-Christ lui disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, » et je vous soulagerai, » ou bien : « Le Fils de l'homme est venu mettre sa vie en rançon pour plusieurs¹, » ne s'écriera pas sans plus d'examen : « A qui irais-je qu'à toi, Seigneur? tu as les paroles de la vie éternelle!

¹ Matth. XX, 28.

« j'ai cru et j'ai connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu « vivant¹ ! » Que si vous refusez de confesser vos péchés, si vous êtes de ceux qui se « flattent en eux-mêmes, « quand leur iniquité se présente pour être haïe², » si au lieu de la prière du péager, vous offrez celle du pharisien : « Je te rends grâces de ce que je ne suis pas « comme le reste des hommes, » alors vous vous sentirez moins attiré par Jésus-Christ que repoussé, cela est vrai ; mais alors aussi, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même. Si vous n'êtes pas gagné comme Nathanaël, c'est que vous n'êtes pas tel que je vous supposais ; c'est que vous n'êtes pas « un Israélite sans « fraude, » c'est que vous n'êtes pas un Nathanaël.

Encore un coup, Nathanaëls, êtes-vous des Nathanaëls ? Hommes sincères, êtes-vous sincères ? C'est à vous de le savoir. Ce que je sais, quant à moi, c'est que le jour, le propre jour que vous apporterez à Jésus-Christ le cœur de Nathanaël, fût-ce avec toutes ses préventions, Jésus-Christ vous renverra d'auprès de lui avec la foi de Nathanaël !

Mais je veux que vous en soyez venu là. Encore pouvez-vous être troublé par une pensée décourageante, contre laquelle je tiens à vous prémunir : je n'aurai pour cela qu'à suivre mon texte jusqu'au bout. Peut-être craignez-vous, en croyant aujourd'hui, de céder à un mouvement d'enthousiasme, dont vous redoutez

¹ Jean VI, 67. — ² Ps. XXXVI, 8.

le lendemain. Tout entré que vous serez dans la foi, des combats vous attendent : qui sait si ces objections anciennes que la présence de Jésus avait dissipées, ne vous reviendront pas en mémoire? Qui sait s'il n'y aura pas encore des moments sombres où votre communion avec Jésus sera suspendue, où vous vous accuserez de vous être rendu trop promptement, et où les raisons qui vous auront introduit dans la foi ne vous sembleront plus suffisantes pour vous y maintenir?... Tranquillisez-vous : Jésus « sait de quoi nous sommes « faits, » et il a pourvu à tout cela pour vous, en y pourvoyant pour Nathanaël.

Quelle forte que soient les raisons qui ont déterminé sa foi naissante, Jésus en a de plus fortes en réserve pour la nourrir et l'accroître. Disons plus : Jésus traite les premières, en les comparant aux secondes, comme des raisons d'enfant, qui ne sauraient être mises en balance avec les raisons de l'homme fait, que l'avenir prépare à Nathanaël. « Parce que je t'ai dit que « je te voyais sous le figuier, tu crois ; tu verras bien de « plus grandes choses que celles-ci. » Ces « choses plus « grandes, » quelles sont-elles? Les voici : « En vérité, « en vérité, je vous dis : Désormais vous verrez le ciel « ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant « sur le Fils de l'homme. » Encore une allusion à l'ancien Testament ¹, dont Jésus est tout rempli, et qui fournissait des arguments merveilleusement adaptés à

¹ Gen. XXVIII, 12.

Nathanaël, disciple assidu et docile de l'Ancien Testament. Jacob, dormant dans la campagne de Béthel, voit en songe une échelle qui met la terre en rapport avec le ciel, et prête aux saints anges un chemin pour descendre du ciel en terre, et pour remonter de la terre au ciel. Cette échelle, c'est le Christ, qui rétablit, par son incarnation et par son sacrifice, la communication rompue, par le péché, entre la terre et le ciel; et qui, d'objets d'horreur que nous étions dans notre égarement pour les anges saints, fait de nous pour eux des frères bien-aimés qu'ils visitent avec liberté et qu'ils servent avec joie ¹. C'est cette prophétie que Nathanaël et ses compagnons vont voir s'accomplir, et qui achèvera de les raffermir. Une invasion isolée et fugitive du ciel dans les choses de la terre, un regard jeté en passant par Jésus sur une prière secrète offerte sous le figuier, a suffi pour vaincre tous les doutes de Nathanaël et triompher de toutes ses préventions : eh ! que sera-ce donc quand il aura au-dessus de sa tête un ciel toujours ouvert, et une famille céleste toujours à sa portée ? Que sera-ce quand il vivra dans la société terrestre de ce Jésus « qui est dans le ciel, » l'interrogeant, l'écoutant, le contemplant face à face, le connaissant tel qu'il est ? Que sera-ce surtout, quand, baptisé de l'esprit de vérité, il vivra dans une communion permanente avec

¹ La fable nous montre les Titans dressant l'échelle de la terre au ciel ; l'Évangile nous montre les anges l'abaissant du ciel en terre. Au lieu de la terre, conquérant le ciel, par orgueil, c'est le ciel conquérant la terre, par amour, au lieu de Babel, c'est Golgotha.

le même Jésus recueilli dans le ciel, trouvant dans chacune de ses journées un *sous le figuier* perpétuel, et dans chacune de ses confessions ou de ses prières un regard, une réponse, une délivrance de son Dieu Sauveur ?

Ne vous inquiétez pas plus pour votre avenir, mes chers frères, que Nathanaël n'a sujet de s'inquiéter pour le sien. Si une certaine vivacité de sentiments, une certaine fraîcheur d'impressions, peut-être un certain attrait de piété sensible, vont s'affaiblissant, ce désavantage sera compensé, et plus que compensé, par une lumière, une fermeté, une maturité croissantes; et votre dernier temps sera meilleur, à tout prendre, que le premier. C'est que, pour le développement de la foi, rien ne vaut l'expérience. Ce qui « produit l'espérance, » c'est-à-dire une assurance inébranlable, c'est « l'épreuve, » c'est-à-dire l'essai et l'exercice constant de la foi dans la vie chrétienne; à quoi l'Apôtre ajoute: « Et l'espérance ne confond point; car l'amour de Dieu (pour nous) est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné¹. » L'expérience, mais l'expérience scellée dans le cœur par le Saint-Esprit, voilà le plus sûr garant de la foi. L'expérience, retournant la foi dans tous les sens pour la présenter successivement à tous les aspects de la vie, et le Saint-Esprit, en marquant les faces diverses l'une après l'autre du sceau de Dieu, s'unissent pour mêler la vie

¹ Rom. V, 4, 5.

divine aux plus intimes profondeurs de la vie humaine. L'enfant prodigue, rentré dans la maison de son père, ne retrouvera peut-être rien d'aussi tendre que ce moment où il se sentit, pour la première fois après sa longue et criminelle absence, pressé dans les bras paternels. Mais ce n'est pas quand il demeure chez son père, quand il jouit chaque jour de sa présence et de son entretien, quand il exerce continuellement les droits et les privilèges d'un fils bien-aimé, ce n'est pas alors qu'il peut douter s'il est aimé et reçu en grâce. Vive et touchante image de ce qui vous est réservé à vous-même : ce n'est pas quand vous priez sans cesse, que vous douterez si Dieu exauce la prière ; ni quand vous lirez tous les jours les Écritures, que vous douterez si une différence profonde les sépare de tous les livres humains ; ni enfin quand vous vivrez de la vie de Jésus et dans la communion de Jésus, que vous douterez si « celui qui a le Fils a la vie. » C'est par là que la foi, presque changée en vue dès ici-bas, finira par devenir en vous comme une seconde nature. Vous « verrez Dieu, » vous aurez « le témoignage de Dieu en « vous-même, » vous « n'aurez plus besoin d'interroger « personne ; » et vous serez averti de la vie et du salut de votre âme par un instinct aussi inexplicable, mais aussi sûr, aussi irréfragable, que celui qui vous avertit en ce moment que vous vivez, et que le soleil vous éclaire. Des liens chaque jour plus forts et plus nombreux vous uniront à Jésus-Christ, et rien ne pourra

plus vous séparer de lui qu'à la condition de vous déchirer tout entier... Allez, soyez sans souci, laissez faire à Dieu. Parce que vous avez commencé de connaître Jésus, vous croyez : « vous verrez de plus « grandes choses que celles-ci : » le sourire d'un ciel toujours ouvert dissipera toutes vos craintes, et vous établira en Jésus-Christ, « fermes, fondés, inébranlables ! »

Encore un mot, hommes sincères qui ne croyez pas. Parce que Nathanaël est sincère, il lui suffit d'être mis en rapport avec Jésus pour croire. Mais si, après avoir vu et entendu Jésus, il lui eût résisté, comme il avait fait à Philippe, et qu'il fût demeuré dans son incrédulité, qu'auriez-vous jugé de lui, sinon qu'il n'était pas l'homme sincère qu'il pensait être?..... C'est votre propre jugement que vous prononcez. Jésus met votre sincérité à l'épreuve, par le résultat de vos rapports avec lui. On peut être incroyant et sincère, oui ; mais on ne peut rester incroyant si l'on est sincère, ni être sincère si l'on reste incroyant, une fois mis en contact avec Jésus, comme vous l'êtes, ne fût-ce que par ce discours même que vous venez d'entendre. C'est-à-dire que la question du salut se résout en une question de sincérité qui réside tout entière dans votre état intérieur : c'est la vue la plus encourageante de l'Évangile, — ou la plus terrible..... Choisissez !

Voilà pour Nathanaël : voici pour Philippe. Où en

¹ 1 Pierre V, 10.

serait Nathanaël, tout Nathanaël qu'il était, et comment aurait-il connu Jésus, tout Jésus qu'il est, si Philippe ne se fût trouvé là pour les mettre en rapport¹? Le Seigneur aurait bien su trouver quelque autre instrument à défaut de Philippe; mais enfin, Philippe est l'instrument dont il se sert ici : après Jésus, c'est à Philippe que nous devons Nathanaël. Oh! mes amis, qui avez déjà trouvé votre Sauveur, qui sait combien il y a de Nathanaëls dans le monde à qui il ne manque plus que de trouver leur Philippe?... Qui saura répondre à ce vague besoin qui s'ignore peut-être lui-même? Qui saura surmonter sa timidité naturelle, braver le respect humain, affronter un premier refus, triompher d'un aveugle « *peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth,* » à force de foi, d'espérance et de charité? Mes frères, mes sœurs, soyons, soyons fidèles! Ne souffrons pas qu'un seul Nathanaël, sous notre horizon, demeure en arrière par notre faute! Heureux, si cette semaine qui commence pouvait ne se fermer pour aucun de nous, sans qu'il ait amené du moins un Nathanaël au pied de son Sauveur! Amen.

¹ Job IX, 33.